

Fragilité des êtres, déchirures du passé *Chasseurs et Hippocampe*

Lise Gagnon

Number 126 (1), 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23913ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gagnon, L. (2008). Review of [Fragilité des êtres, déchirures du passé : *Chasseurs et Hippocampe*]. *Jeu*, (126), 21–24.

Fragilité des êtres, déchirures du passé

Représentations du désir exacerbé ou inassouvi, *Chasseurs* et *Hippocampe* sont sœurs de sang. Le rythme fluide des pièces qui mêle les temporalités, l'importance de la musique et la logique de l'inconscient qui façonnent ces œuvres sont à ce point prégnants qu'on reconnaît sans peine la signature conjointe, si riche et singulière, de Pascal Brullemans et d'Eric Jean. Abandon et trahison, amours déçues, eaux troubles de la mémoire, omniprésence de la mort, sexualité, fragilité sont les leitmotifs des pièces dont je tente ici de comprendre les croisements.

Chasseurs

TEXTE DE PASCAL BRULLEMANS, À PARTIR D'IMPROVISATIONS DIRIGÉES PAR ERIC JEAN ET LES CONCEPTEURS. MISE EN SCÈNE : ERIC JEAN, ASSISTÉ D'ANNE-CATHERINE LEBEAU; DÉCOR : MAGALIE AMYOT; ÉCLAIRAGES : JAN KOMAREK; CONCEPTION SONORE ET MUSICALE : VINCENT LETELLIER; COSTUMES : PIERRE-ÉTIENNE LOCAS. AVEC HÉCTOR CASTAÑEDA ARCEO, AGATHE LANCTÔT, JOHANNE LEBRUN, BENOÎT MCGINNIS, NELLY MAGAÑA, DOMINIQUE QUESNEL ET CHRISTIAN RANGEL. PRODUCTION DU THÉÂTRE DE QUAT'SOUS, PRÉSENTÉE DU 16 AVRIL AU 19 MAI 2007.

Des chasseurs dans la nuit

Chasseurs met d'abord en scène la rencontre d'une mère et de son fils. Ils ne se sont pas vus depuis quinze ans. C'est la nuit, ils sont dans une forêt; il fait froid, tout est glauque et humide. Peu à peu, nous remonterons le temps et apprendrons leur his-

toire. Marlène a donné naissance à Walter alors qu'elle n'était qu'une adolescente. Seule, pauvre, à bout de souffle et d'amour, elle rencontre Isadora, une jeune femme mexicaine, forte et sensuelle, qui travaille au Chrysanthème avec son frère Gabrielle – le propriétaire travesti qui règne sur la destinée du bar –, son mari Adrian, et Lise, la chanteuse énigmatique, maîtresse d'Adrian. Isadora introduira Marlène dans ce milieu où elle sera initiée aux jeux dangereux qui se déroulent la nuit, au bar ou dans la forêt: jeux de pouvoir et de séduction, pulsions destructrices, abus de drogues. Marlène deviendra à son tour chasseuse, mais – trop sérieuse ou trop blessée par la vie – ne sachant pas jouer comme les

autres, elle tuera Lise, par amour pour Adrian devenu son amant. Ce drame entraînera du même coup la mort d'Adrian, la chute du Chrysanthème et son propre emprisonnement. Quant à Walter, nous apprendrons qu'il était devenu le dernier amour de Gabrielle et qu'il voulait, lors de cette ultime rencontre avec sa mère, déposer les cendres de celui-ci, qu'il a tué, sur le lieu du crime de Marlène.

Hippocampe (nouvelle version)

TEXTE DE PASCAL BRULLEMANS, EN COLLABORATION AVEC ERIC JEAN, LES COMÉDIENS ET LES CONCEPTEURS. MISE EN SCÈNE : ERIC JEAN, ASSISTÉ D'ANNIE BEAUDOIN; SCÉNOGRAPHIE : MAGALIE AMYOT; ÉCLAIRAGES : ÉTIENNE BOUCHER; COSTUMES : STÉPHANIE CLOUTIER, CONCEPTION SONORE : JEAN-FRANÇOIS PEDNO. AVEC DOMINIC ANCTIL, MURIEL DUTIL, ANNE-SYLVE GOSSELIN, ISABELLE LAMONTAGNE, GAÉTAN NADEAU, DOMINIQUE QUESNEL ET SACHA SAMAR. PRODUCTION DU THÉÂTRE DE QUAT'SOUS, PRÉSENTÉE AU THÉÂTRE PROSPERO DU 28 AOÛT AU 22 SEPTEMBRE 2007.

La pièce nous transporte dans un monde de mort, de pulsions et de désirs. La temporalité, non linéaire – les personnages évoquant leur propre fin ou le futur –, accentue son aspect énigmatique. L'importance des drogues et des altérations des niveaux de conscience, si présentes dans la culture mexicaine comme voies de connaissance, accompagne les jeux dangereux des protagonistes. Je ne crois pas que des Québécois auraient pu rendre si crûment cet aspect de la culture mexicaine dans sa vérité, sans tomber dans la caricature. Les acteurs mexicains ont donc exploré cette avenue avec une grande liberté¹. Cependant, ici, les rituels ne sont pas chemins de connaissance et ne visent aucune initiation. Ils n'ont pour finalité que le seul plaisir de l'instant, la prise de pouvoir de l'un sur l'autre.

Une maison peuplée de rêves

Dans *Hippocampe*, un appartement recèle les mystères et les rêves de personnages passés et présents. Des êtres réels (Adam, l'étrange propriétaire, Melissa, une prostituée délurée, Carl, un jeune chercheur, et Suzanne, sa mère sujette à des absences) croisent les ombres du passé (Suzanne jeune, amour inaccessible d'Adam, de même que Romuald et Laura, deux artistes de cabaret qui avaient fait de l'appartement d'Adam leur salle de spectacle, il y a trente ans). Dans ce lieu hanté par le souvenir de la jeune Suzanne, un placard happe les personnages, ces derniers entrent ou sortent par un portemanteau, les absents croisent les vivants et leur laissent des messages (en l'occurrence des photographies), et une robe rouge prend possession des êtres. La vraisemblance n'importe pas, mais tout se tient. Si le désir, vecteur du mouvement entre les êtres, imprègne ici aussi toute la pièce, il ne se déploie pas en mode *hard* comme dans *Chasseurs*. Au contraire, *Hippocampe* est parfois drôle, et souvent tendre.

Avec *Hippocampe*, on doit accepter de laisser sa raison au vestiaire. La logique du rêve, souveraine, s'y déploie avec grâce : au son d'un signal sonore qui n'était pas sans me rappeler l'univers du *Royaume*, la série culte de Lars von Trier, les êtres disparaissent en prenant une grande inspiration, comme s'ils retenaient leur souffle, donnant lieu à un nouveau tableau et nous faisant basculer dans une autre époque. On vit le spectacle comme un grand rêve enveloppant dont il n'est pas nécessaire de saisir toutes les clés.

De l'irruption du réel dans l'art ou de l'art dans le réel

Chasseurs et *Hippocampe* sont caractérisés par l'importance accordée à l'inconscient, comme le rappelaient Eric Jean et Pascal Brullemans à Raymond Bertin². Si les pièces ont été créées à la suite d'improvisations dirigées par le metteur en scène avec les acteurs, elles font par ailleurs une large place à l'art en temps réel. Dans *Hippocampe*, Laura joue du piano, Romuald présente du *stand-up comic*, alors que, dans *Chasseurs*, Lise chante et joue de la guitare. Ces moments ne servent pas d'ambiance sonore, d'accompagnement ou de transition. Il y a vraiment une représentation miniature incluse dans la plus grande. Du coup, le spectateur est entraîné dans un

1. En effet, les spectacles mis en scène par Eric Jean sont le fruit d'improvisations avec tous les concepteurs : auteur, acteurs, scénographe, éclairagiste, etc. Voir l'entretien de Raymond Bertin avec Eric Jean et Pascal Brullemans, « Quand le corps précède l'écrit, dans *Jeu* 125, 2007.4, p. 100-105.

2. *Ibid.*, p. 100.





Chasseurs de Pascal Brullemans, mis en scène par Eric Jean (Théâtre de Quat'Sous, 2007). Photo: Yanick Macdonald.

L'étrangeté

Jean et Brullemans s'ingénient par ailleurs à parer d'étrangeté des objets du réel : que ce soit le manteau de Gabrielle ou la robe de Suzanne, ces vêtements, chargés d'affects, passent d'un personnage à un autre et semblent – encore comme dans les rêves – avoir des vies propres.

On retrouve de plus dans les deux pièces une attirance certaine pour l'étranger. Qu'il s'agisse de Gabrielle dans *Chasseurs* ou d'Adam dans *Hippocampe*, ces êtres marginaux restent mystérieux. Qui sont-ils ? D'où viennent-ils ? Le personnage de Lise dans *Chasseurs* me semble aussi faire partie de ce monde opaque. Bien que travaillant au Chrysanthème, elle ne porte pas la perruque noire comme Marlène et Isadora. Secrète, elle ne ressemble à aucun archétype féminin de la dramaturgie. Johanne Lebrun, qui l'incarnait, disait du processus de création du spectacle : « Ces journées d'explorations resteront pour moi une expérience ineffable, cette nuit froide et humide dans cette forêt, une des expériences les plus étranges et terrifiantes de ma vie⁴. » De son côté, Héctor Castañeda Arceo racontait : « Atterrir dans un projet comme celui-là, c'est comme arriver dans un nouveau pays. La seule chose qui nous reste à suivre est l'intuition ; vers où se déplacer, avec qui interagir⁵. » Les deux concepteurs parviennent donc à libérer les parts d'ombre des acteurs et à transposer dans la représentation leur mystère et leur étrangeté.

3. *Ibid.*, p. 104.

4. Programme du spectacle.

5. *Ibid.*

univers parallèle, et la pièce s'enrichit de nouvelles couches de sens – un procédé qui, encore une fois, épouse bien la logique du rêve.

De même, dans *Chasseurs*, lorsque Walter danse avec langueur et désespoir sur l'air de *Love Hurts* (une scène marquante de la pièce), c'est la chanson entière, dans son intégralité, qui nous est donnée à écouter, à ressentir. Et si le recours à la musique lors des improvisations avec les acteurs est prépondérant – « Une journée où il n'y a pas de musique, ils [les acteurs] resteront plus en surface³ », disait Eric Jean –, il l'est autant pendant les représentations. À la musique sensuelle et violente de *Chasseurs* répondait, dans *Hippocampe*, la tendresse et le fragile désespoir de *Suzanne* et de *Dance me to the End of Love* de Leonard Cohen. Les chansons, mythiques, éveillent le corps du spectateur, sa mémoire affective.

Un profond envoûtement

« Le jeu de la séduction est une chose étrange qui n'a jamais cessé de m'étonner. Ma première femme était un homme, puis j'ai marié sa sœur. La troisième fut ma maîtresse et la dernière me tua. Pourtant, c'était, en apparence, la plus fragile. Elle avait une voix qui flottait comme une plainte et un regard triste et profond⁶ », dit Adrian. Quant à Marlène jeune, à la fin du spectacle, elle récite : « Lorsque tu me liras, je ne serai plus ici. J'ai choisi mon destin, mais à dire vrai, j'avais quitté la vie bien avant de partir. J'entends de plus en plus souvent l'appel des loups et ni toi ni moi n'y pouvons quelque chose. » Ces échappées poétiques extraites de *Chasseurs* ne caractérisent cependant pas l'écriture des deux pièces, les répliques étant souvent très courtes et plus près du réel... bien que non réalistes. Alors qu'on peut reconnaître dans les mises en scène d'Eric Jean une fluidité et une musicalité qui lui sont propres, il est plus difficile d'identifier la plume singulière de Pascal Brullemans (hormis dans de tels passages ?), puisque l'auteur se fait d'abord l'instrument des paroles, des émotions surgies en cours de création.

Néanmoins, tant Eric Jean que Pascal Brullemans savent créer des personnages qui deviendront intenses et lumineux sur scène. Le metteur en scène privilégie un jeu sensible, intense, à des lieux du jeu réaliste. En spectacle persistent la faille, la fragilité des acteurs, ceux-ci ayant été les premiers à donner vie aux personnages. Il faut donc une grande intimité entre les membres de l'équipe de création pour arriver à un tel niveau d'abandon. D'où une humanité et une beauté qui subsistent malgré les descentes dans de sombres abîmes où nous entraînent les œuvres – telle cette scène dans *Chasseurs* lorsque les personnages, drogués, roulent à tour de rôle dans une fosse, ou cette autre dans *Hippocampe* quand Adam photographie et caresse la jeune Suzanne évanouie. Scénographie, ambiance sonore, éclairages, tout est cohérent. À la déraison et à la violence de *Chasseurs* répondent la nostalgie et le rêve d'*Hippocampe*. Mais, toujours, l'objet créé suscite séduction et envoûtement. j



Hippocampe de Pascal Brullemans, en collaboration avec Eric Jean, les comédiens et les concepteurs (Théâtre de Quat'Sous, 2007).
Sur la photo : Isabelle Lamontagne, Muriel Dutil et Sacha Samar.
Photo : Yanick Macdonald.

6. Les extraits cités proviennent des manuscrits prêtés par le théâtre.